

CHAPITRE III.

PREUVES SCIENTIFIQUES DE LA VÉRITÉ
CHRÉTIENNE.

PENTATEUQUE. — CRÉATION. — DÉLUGE .

§ 1^{er}.

Au risque d'effaroucher certaines susceptibilités, parlons selon nos convictions; faisons-le sans déguisement, sans périphrases; mettons le doigt sur cette plaie hideuse que voudrait en vain cacher le philosophisme, sa mauvaise foi. Son raisonnement secret, nous allions dire sa dague empoisonnée, frappant droit au cœur du christianisme, résumons-le en sa substance, et présentons-le franc et bref.

—« Lemensongen'est un vice que quand il fait du mal : c'est une très grande vertu quand il fait du bien. Soyons donc plus vertueux que jamais. Il faut mentir comme un diable, non pas timidement, non pas pour un temps, mais hardiment et toujours... Les grands politiques doivent

toujours tromper le public ¹. Par les traditions des prophètes, et avant eux des patriarches, notre religion remonte à la naissance de la société. Cette antiquité est bien imposante; il faut absolument la discréditer, bafouer son berceau, ébranler ses colonnes, les livres de la Bible. Ayant rendu risibles les graves patriarches, convaincu Moïse d'ignorance et de cruauté, conquis la Genèse, ce sera pur divertissement de turlupiner les prophètes, d'affirmer que leur mission était « un métier; que l'on s'y exerçait comme à tout autre art; qu'un prophète, à proprement parler, était un visionnaire qui rassemblait le peuple et lui débitait ses rêveries; que c'était la plus vile espèce d'hommes qu'il y eût chez les juifs; qu'ils ressemblaient exactement à ces charlatans qui amusent le peuple sur les places des grandes villes ². » — « Arrivés à ce point, il nous sera facile de montrer qu'un homme adroit, entreprenant, ayant acquis dans ses voyages des notions de physique, de jonglerie, même de magnétisme, choisit, pour exploiter la crédulité publique, une contrée lointaine, une population ignorée séparée de la civilisation romaine par son langage et ses mœurs, entichée d'une attente superstitieuse; que, s'appliquant quelques passages

¹ Voltaire, *Oeuvres complètes, Correspond. génér.*, lettres du 21 octobre 1736 et du 4 février 1762.

² *Bible expliquée, Esprit du judaïsme*, chap. 9.

des visionnaires juifs nommés prophètes, il réussit à tromper la foule, à passer pour le Messie, ce qui signifie un envoyé, un homme chargé d'une mission. (La sienne était de piper les badauds dont toujours grand fut le nombre.) Les rieurs mis de notre bord, il y aura beau jeu à houspiller les bons apôtres, les douze faquins, surtout les écrivailleurs Marc, Jean, Luc, Matthieu; à éplucher leur évangile et à lui donner des nazardes. En toute assurance, nous pourrions insinuer que le culte chrétien, comme tous les autres, est l'œuvre plus ou moins imparfaite des hommes passionnés, menteurs, aveugles; que s'il était de Dieu, naturellement il élèverait la dignité morale au-dessus des craintes superstitieuses de la conscience; mais qu'en réalité, au lieu d'être fait à l'image de Dieu, l'homme a plutôt fait Dieu à sa propre ressemblance, le gratifiant des défauts et des vices dont il fourmille lui-même. — Quand on aura répété toutes ces choses, notre temps sera venu. Mais comme seul parmi toutes les religions le christianisme offre une suite imposante de récits et de faits, c'est cette succession continue qu'il faut rompre; c'est cette antiquité vénérable qu'il importe de démolir. »

Un zèle ardent accueillit ce plan occulte du philosophisme; dès-lors ses adeptes s'attaquèrent surtout à l'Ancien Testament.

Leur plus formidable objection contre la cosmographie sacrée porte sur son auteur.

Ils prétendent que Moïse, être mythologique comme Orphée ou Chiron, ne fut jamais le législateur des Hébreux; que le Pentateuque est l'ouvrage antidaté d'Esdras; car, en admettant l'existence réelle de Moïse, comment aurait-il écrit les cinq livres qu'on lui attribue? Dans l'affreux désert il n'y avait ni encre ni plumes, on ne trouvait que du sable. Et d'ailleurs, comment s'y fût-il pris? l'écriture n'était pas inventée! — Cette assertion tranchante était réfutée il y a déjà trois mille ans. Josué, qui succéda à Moïse dans le commandement, parle d'une ville nommée *Cariath Sepher*, ce qui veut dire cité des livres¹. Béroze rapporte que Sisuthrus, avant le déluge, cacha à Sisparis les lettres et les écritures qu'il possédait². A leur appui, nous rappellerons que M. Champollion a trouvé dans le musée d'antiquités égyptiennes de Turin, un acte de la cinquième année du règne de Thoutmosis III, cinquième roi de la dix-huitième dynastie. Or, Thoutmosis III gouvernait l'Egypte vers le temps de Joseph, par conséquent plus de deux siècles avant celui où Moïse écrivait le Pentateuque³.

¹ Josué, chap. 15, v. 15.

² Béroze, par Alex. Polyph., dans la *Syncelle*, p. 30.

³ *Ann. de philos. chrét.*, n° 15, au 1831.

Le Pentateuque n'est point l'ouvrage de Moïse, car l'auteur n'y eût pas parlé de lui à la troisième personne. — D'accord. Mais reconnaissez aussi que Xénophon n'est pas l'auteur de l'Anabase, puisqu'il se nomme à la troisième personne; que Joseph n'a point écrit l'histoire de la guerre des juifs, puisqu'il se mentionne à la troisième personne; que les Commentaires sur la guerre des Gaules ne sont point de César, puisqu'il y est parlé de lui à la troisième personne.

Mais, ajoutent-ils, comment croire que Moïse fut assez peu modeste pour s'appeler lui-même *homme divin*? D'autre part, il est aussi question dans l'Exode d'un demi-sicle à payer, selon la mesure *du temple*. Cependant les Hébreux n'eurent de temple que plusieurs siècles après la mort de Moïse. On dit encore au Deutéronome: « Voici les paroles qu'adressa Moïse aux Israélites *au-delà* du Jourdain. » Pourtant jamais Moïse n'a passé le Jourdain. — En effet, l'orgueil de Moïse doit vous scandaliser, ô modestes philosophes! mais daignez apprendre l'hébreu et relisez le texte : au lieu d'*homme divin*, vous trouverez *homme de dieu*, ce qui signifie prêtre, envoyé, serviteur de Dieu. Apprenez l'hébreu, très savans philosophes, et au lieu du mot de *temple*, vous lirez *sanctuaire*, ce qui détruira le prétendu anachronisme. Croyez-nous, apprenez l'hébreu, inimitables philosophes; voyez Pagnin,

Buxtorf, les nouvelles racines hébraïques, et vous saurez également que le terrible adjectif dont vous accablez Moïse ne voulait pas dire *au-delà*, mais seulement *près* du Jourdain.

Un dernier argument contre l'authenticité du Pentateuque est dans le récit de la mort de Moïse, qui termine cette œuvre. Les morts n'ont pas coutume d'écrire leur histoire; évidemment les dernières lignes du dernier livre de Moïse n'ont pu être de lui. Le livre de Josué qui, dans la Bible, suit le Pentateuque, continue si immédiatement le récit de Moïse, qu'il commence par la conjonction ET. — Le Talmud déclare que les huit derniers versets sont de Josué, et Volney lui-même admet cette assertion comme naturelle et raisonnable².

Quant à l'écrit apocryphe intitulé *Quatrième livre d'Esdras*, lequel porte, au quatorzième chapitre, que le Pentateuque fut brûlé, que les Juifs l'oublèrent, et qu'Esdras, par une connaissance infuse du livre perdu, le dicta à des copistes; sa fausseté a été publiquement reconnue. Il est postérieur de cinq à six cents ans à l'auteur dont il porte le nom. D'ailleurs, le véritable Esdras a démenti son homonyme posthume en disant, au chapitre VI, que les Hébreux arrivés avant lui à Jérusalem y vivaient « selon la

¹ De Voisin, *De leg. dic.* 372.

² Volney, *Recherches nouvelles*, chap. 6.

lettre du livre de Moïse;» et, au chapitre VII, qu'au départ de Babylone, il était « un scribe habile de la loi de Moïse. » A défaut de ces faits, la différence du style empêcherait toute méprise. Il nous reste encore un livre de lui; qu'on le lise et qu'on juge. Dans Moïse, le langage est pur, noble, attachant; dans Esdras, incorrect, dur, plat et ennuyeux. Là les expressions respirent la vie et la chaleur; ici, le froid et la mort¹. Le célèbre érudit Eichorn pense que « l'on ne peut douter en histoire que Moïse ne soit auteur du Pentateuque²; » l'autorité de Diodore de Sicile³, d'Eupolème⁴, de Ptolémée Héphestion⁵, de Philon, de Flavius Joseph⁶, de Celse⁷, l'établit également, et un des auteurs du grand ouvrage de la *Description de l'Égypte*, M. du Bois-Aymé, a remarqué que, de bonne foi, « tous les critiques sont forcés de reconnaître le *Pentateuque* pour la plus ancienne tradition écrite qui soit parvenue jusqu'à nous⁸. »

Ne pouvant rien contre l'authenticité du Pentateuque, ils ont prétendu, au nom de la science,

¹ *Mélang. de relig.*, mai 1824.

² *Allgemeine einleitung in das Alte Testament.*

³ S. Cyrill. *Contrà Julianum*, lib. I, p. 15.

⁴ Euseb., *Præparat. évangel.*, lib. IX, n° 26.

⁵ Photius, *Biblioth.*, n° 190, p. 486. — Edit. 1653.

⁶ Phil., *de Vitâ Mosis.* — Jos., *Contrà Apionem*, lib. I et VIII.

⁷ Orig., *Contrà Celsum*, lib. I et IV.

⁸ *Notice sur le séjour des Hébreux en Égypte.*

convaincre son auteur et d'ignorance et d'imposture.

1° Ils ont soutenu que l'espace de six jours n'avait pu suffire à la création du monde, puisque, afin qu'il parvînt à l'état solide où nous le voyons, des intervalles de plusieurs milliers d'années avaient dû s'écouler entre chaque nouvel enfantement de la nature. — Que la lumière, n'existant que par le soleil, n'avait pu paraître plus tôt que son auteur; que c'était mettre l'effet avant la cause. — Que la terre n'aurait pu produire la végétation sans l'influence de l'astre lumineux.

2° Que le déluge universel était une image fabuleuse. — Ils prouvaient son impossibilité matérielle par la forme sphérique de la terre; son invraisemblance, par les propres circonstances de son récit. L'arche même, d'après les dimensions qu'a données Moïse, n'avait pu contenir tous les animaux dont les espèces sont aujourd'hui existantes, la nourriture nécessaire durant leur séquestration. Le narrateur peint l'arche s'arrêtant sur une montagne d'Arménie, peu après que la colombe lâchée par Noé a rapporté un rameau d'olivier à son bec, et il n'y a point d'oliviers en Arménie. — Si l'arche renfermait tous les hommes qui ont été sauvés, d'où viennent les races mongoles et éthiopiennes, les races américaines dont les traits si distincts, si

indigènes, leur isolement, et surtout leur existence si nouvellement connue, démentent tout croisement supposé avec des espèces issues de la famille caucasienne? De Noé et de ses enfans n'ont pu sortir le Yoloff, le Mantchéou, la Peau rouge, le Barabras et leurs variétés.—Le chiffre de la population actuelle atteste une source plus large et plus ancienne de reproduction que celle que l'historien hébreu nous a désignée.

3° Les tables astronomiques des nations les plus anciennement civilisées contredisent formellement l'âge que la Bible ose donner à notre globe. Les Chaldéens faisaient remonter à quarante-sept mille ans leurs premières observations. La connaissance de la période sothique qu'on n'a pu acquérir qu'en la suivant un grand nombre de fois, et qui embrassait un cours de quatorze cent soixante ans; la division de notre zodiaque, établi d'après les planisphères d'Ésné et de Denderah, environ quinze mille ans avant notre ère, témoignent d'une antiquité que les dynasties égyptiennes et les listes des rois indiens achèvent de rendre incontestable.

§ II.

Aux accusations d'une science superficielle, voici ce que répond la science positive du siècle où nous vivons.

« L'observation montre qu'il s'est écoulé un long espace de temps : 1° entre la consolidation des couches primitives du globe et l'apparition de la vie à sa surface; 2° entre la création des diverses espèces de plantes et de diverses races d'animaux; 3° entre ceux-ci et la création de l'homme. Les preuves de ces faits sont irrécusables, puisque ces couches sont le produit d'une succession d'effets lents, et que les débris de plantes et d'animaux que certaines de ces couches renferment, supposent une prodigieuse succession de générations distinctes... Mais nous n'avons aucun moyen d'apprécier la durée des époques dont il s'agit¹. »

Qui dira en combien d'heures s'est accomplie la formation de l'univers? — Il est des secrets augustes à jamais cachés dans la nuit des âges, et que les efforts humains ne sauraient dérober. L'homme a appris de sa condition ce qu'il en devait savoir dans la sphère de sa destination et de son existence.—La cosmographie sacrée a révélé ce qu'il appartient à notre science de connaître, mais rien par-delà. — Le mot *yom* (jour) ne signifie point l'espace compris entre l'aurore et le coucher du soleil; la langue hébraïque l'emploie souvent pour un temps quel-

¹ De Férussac, *Bulletin universel des sciences*, sect. *Sciences nat.*, t. X, n° 137.

conque déterminé¹. Moïse ne pouvait appeler *jour*, dans notre acception usuelle, des époques où les astres lumineux n'étaient pas encore. Le soleil n'exista qu'au quatrième des *jours* mentionnés. D'ailleurs la Genèse emploie aussi le même mot *jour* pour tout le temps où le Seigneur-Dieu fit le ciel et la terre. (Ch. 2, v. 4.) Il suit de là que dans l'histoire de la création le mot *jour* exprime des périodes sans détermination de longueur. « Pour déterminer le sens véritable du mot *jour* dans la Genèse, dit un membre de la faculté des sciences physiques de Paris, il suffit de considérer que ce livre est écrit en langue poétique, et que les mots qu'on a traduits par *soir*, *matin*, ont une tout autre signification. L'expression *hebreu* que l'on a rendue par *soir*, signifie *mélange*, *confusion*, *désordre*, et est employée fréquemment en ce sens dans l'Écriture. (*Exodus*, c. 8, v. 24; et c. 12, v. 38.) Et le mot *boquer*, que l'on a traduit littéralement par *matin*, *diluculum*, époque où les objets commencent à être éclairés, à n'être plus confus, signifie poétiquement, et par antithèse avec l'expression précédente, *ordre*, *disposition régulière des objets*. Enfin le mot *yom*, auquel on a donné la signification de *jour*, signifie aussi un certain intervalle de temps, une époque. (*Genesis*, c. 25,

¹ Salvador, *Histoire des Instit. de Moïse*, part. II, sect. 2 cap. 1.

v. 33; et *liber Isaïe*, c. 2, v. 17 et 20.) Ainsi donc, dans la Genèse le soir n'exprime que le désordre existant avant une création; le matin, que l'ordre qui y succède, et le jour est la création achevée, ou bien l'époque où elle a eu lieu'. » — S. Augustin avait également remarqué que dans le style hébraïque souvent le mot *jour* est pris pour *temps*; qu'il ne faut pas évaluer d'après le cours du soleil les six premiers *jours*, dont l'espèce est inéprouvée et incomprise². — Chez les Indiens et généralement en Orient, ce mot que nous rendons par *jour* a une signification primitive que donne exactement le terme chaldéen *sare*, révolution³. — Les six *jours* ne désignent donc que six *révolutions* ou six époques distinctes.

La géognosie révèle un ordre admirable de succession et de perfectionnement dans chaque époque, entièrement conforme à la description qu'en a faite le texte sacré. « Tous les terrains dont la formation est postérieure à celle des terrains primordiaux contiennent des débris de végétaux en plus ou moins grand nombre. Ces végétaux sont le plus souvent terrestres, et annoncent par conséquent que quelques parties de la surface de la terre étaient découvertes à l'é-

¹ M. Bland, *Arch. univ. de la rel.*, août 1832.

² *De civitate Dei*, lib. XX, c. 1. — *De Genesi ad litter.*, lib. XV, n° 33 et 43.

³ Bailly, *Hist. de l'Astron. indienne*, p. 103.

poque où les terrains qui les renferment se sont déposés..... L'ancienneté des terrains dans lesquels se rencontrent ces végétaux, prouve que la vie a commencé sur le globe par le règne végétal¹, » ainsi que le rapporte Moïse. Mais comment les plantes ont-elles pu se reproduire alors que l'astre fécondateur, le soleil, n'était point encore suspendu à la voûte du firmament ?— Le célèbre Berzélius résout cette difficulté: « Pour que les phénomènes qui constituent la vie (végétale) commencent, il faut réunir trois conditions : 1° il est nécessaire que la graine soit en contact avec un corps humide auquel elle puisse enlever une certaine quantité d'eau ; 2° elle doit être exposée à une température supérieure à 0 degré, mais la température ne doit pas être au-dessus de 30 degrés ; 3° la graine doit être en contact avec l'air..... L'action immédiate des rayons solaires est nuisible à la germination. Partout, dans la nature, nous trouvons que les premiers phénomènes de la vie, parmi les êtres organisés, prennent leur origine dans l'obscurité, et qu'ils n'ont besoin de l'influence de la lumière et ne cherchent celle-ci qu'après être arrivés à un certain degré de développement². » La possibilité de l'organisation végétale hors de

¹ Bertrand, *Lettres sur les révolutions du globe*, lettre XVII — 1828.

² Berzélius, *Traité de chimie*, t. V, p. 46 et 49.

toute influence solaire est démontrée. Il suffisait, pour son développement, de la lumière, première puissance que le Créateur ait tirée du néant comme principe essentiel du mouvement et des combinaisons chimiques. — Mais examinez le système de l'émission, la lumière est l'effet et non la cause ; elle n'existe que par le soleil qui la produit, dit le philosophisme. Le contraire est prouvé jusqu'à l'évidence. On enseigne à la faculté des sciences « que le système de l'émission *n'est pas vrai* ; que les nouvelles expériences sur la diffraction de lumière, inexplicables par le système de l'émission, s'expliquent très facilement au moyen des ondulations ; que le système des ondulations est fondé sur des bases solides, etc. ». » Des progrès modernes de la physique et des persévérantes recherches de Fresnel, il résulte que la substance lumineuse a une existence indépendante du corps lumineux, que celui-ci en est simplement le moteur. — Non-seulement le soleil n'était point encore nécessaire à la troisième création, mais son action eût été nuisible et peut-être destructive ; elle eût imprimé un mouvement trop rapide pour l'état de cette germination exposée à nu, et qu'aucun humus n'avait recouvert. « L'action immédiate

¹ Pouillet, *Éléments de physiq. expérim.*, liv. VIII, chap. 6.
— Beudant, *Essai d'un cours élém. et génér. des sciences phys.*, pag. 464 et 466.

des rayons solaires est nuisible à la germination, » dit Berzélius.

Ainsi la lumière fut créée indépendante du soleil; la terre se tapissa d'herbe verte, *herbam viventem*, de plantes, d'arbres portant la semence de leur reproduction. — La science profane, forcée à s'incliner devant la science sacrée, déclare enfin que « l'ordre des créations qui sont énumérées dans la Genèse est parfaitement d'accord avec l'ordre dans lequel on trouve les débris fossiles de diverses races d'animaux. La vie animale se développa d'abord au sein des mers, puis dans les airs; les reptiles (terrestres) vinrent ensuite, les quadrupèdes, et l'homme enfin. Cette succession, outre qu'elle est prouvée par des faits directs, est conforme aux diverses phases par lesquelles la surface terrestre a dû passer pour être successivement disposée à recevoir les différentes races d'êtres vivans ».

« Il est, en effet, très remarquable, ajoute un savant professeur de la faculté des sciences, et cela ne peut manquer de conduire à de profondes méditations, que l'apparition des oiseaux et des quadrupèdes, suivant l'ordre de la création que nous retrace la Genèse, n'a eu lieu qu'après celle des végétaux et des animaux aquatiques, des poissons et des reptiles, c'est-à-dire

¹ De Férassac, *Bulletin univ. des sciences, sect. des Sciences nat.*, t. X.

précisément dans l'ordre où leurs dépouilles se présentent au milieu des terrains. Concordance extraordinaire, qui ne peut être l'effet du hasard, et qui, en nous conduisant à admettre des faits que les livres saints ont voulu nous cacher, nous entraîne aussi à reconnaître dans les détails qu'ils nous ont laissés, une profondeur de connaissances qui contraste d'une manière frappante avec l'ignorance des temps où ils ont été écrits ».

§ III.

Entraîné par le double poids de la mauvaise foi et de l'ignorance, cette première objection vient de s'écrouler; passons à la seconde: il s'agit du déluge. Ce serait aujourd'hui folie que de nier un fait dont les vestiges restent sous nos yeux, palpables et commensurables; aussi le philosophisme veut-il bien nous concéder quelques inondations extraordinaires, des débordemens peu communs; seulement il nous plaint de ce que l'Église violente notre raison, les lois physiques du globe, et nous force, en dépit de toute réalité, à croire que l'eau ait surpassé de quinze coudées les plus hautes montagnes, prétention que l'immensité de la forme sphérique de la

¹ Bendant, *Voyage minéralogique et géologique en Hongrie*, chap. 15.

terre rend absurde, dit-il, et qui épuiserait en vain dix Océans. — L'Église n'impose à personne des commentaires de physique. Isaac Vossius ayant écrit que le déluge n'était pas d'une universalité absolue, son opinion fut déferée à la congrégation de l'index, au moment où le célèbre Dom Jean Mabillon se trouvait à Rome, en 1685. Ce religieux, consultant honoraire de la congrégation, y fut appelé. Il excusa le sentiment d'Isaac Vossius sur ce que, dans l'Écriture, l'expression de *toute la terre* ne se prend pas toujours à la rigueur, mais souvent s'entend seulement d'une grande partie du monde; et que, pour reconnaître la fidélité du récit de la Genèse, il suffisait d'admettre que presque toute la terre avait été engloutie. L'assemblée, composée de neuf cardinaux, outre le maître du sacré palais, se rangea de son avis¹, modération non moins pleine de sagesse que de savoir. L'Église eût-elle déclaré que le terme de l'historien n'avait qu'une acception rigoureuse, nulle autorité scientifique n'aurait pu lui être opposée.

« La grande révolution qui a produit le terrain diluvien a été générale, dit la géognosie².

« Les différentes parties du terrain diluvien se trouvent indistinctement sur le sommet des montagnes, sur les plateaux, dans les plaines et

¹ Vit. D. Joh. Mabillon. préfat. in tom. annal. bened.

² Rozel, Cours élémentaire de géognosie, n° 37.

le fond des vallées. Des quadrupèdes terrestres sont répandus en grande abondance dans ce terrain... On y trouve encore beaucoup de végétaux dont plusieurs appartiennent à la famille des palmiers et à d'autres qui n'habitent plus aujourd'hui que les pays chauds.... On y trouve même des forêts entières. Le terrain diluvien, observé en Russie par Pallas, contient des os d'éléphants et d'autres animaux étrangers au climat, mêlés avec des coquilles marines.... Dans l'empire des Birmans, des os de mastodontes ont été trouvés dans une alluvion ancienne avec des coquilles marines, des bois pétrifiés et une quantité considérable d'arbres ayant encore conservé leurs plus petites branches.... Le terrain diluvien se retrouve, avec tous les caractères qui lui sont propres, dans les contrées les plus éloignées, en France, en Angleterre, en Sibérie, aux Indes orientales et en Amérique¹. » Cuvier l'a formellement déclaré.

« Le grand et terrible évènement dont il s'agit est clairement empreint partout pour l'œil qui sait lire l'histoire des monumens (géologiques)². » Que ces témoignages visibles, précis et imposans ne vous séduisent pas, lecteur; l'eau n'a pu couvrir les montagnes, et si vous trouvez à leur sommet des coquilles, c'est que sans doute

¹ Cours élémentaire de géognosie.

² Cuvier, Disc. sur les révolut. de la surface du globe, p. 16.